

BUIES, Arthur, *Chroniques II*, édition critique établie par Francis Parmentier. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du nouveau monde », 1991. 502 p. 50 \$

Yvan Lamonde

Volume 46, Number 3, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305115ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305115ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamonde, Y. (1993). Review of [BUIES, Arthur, *Chroniques II*, édition critique établie par Francis Parmentier. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du nouveau monde », 1991. 502 p. 50 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46(3), 508–510. <https://doi.org/10.7202/305115ar>

BUIES, Arthur, *Chroniques II*, édition critique établie par Francis Parmentier. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. «Bibliothèque du nouveau monde», 1991. 502 p. 50\$

Le premier volume des *Chroniques* de Buies (*RHAF*, 40,4 (printemps 1987): 598-600) comprenait l'édition de 1884 des *Chroniques canadiennes, humeurs et caprices*, reprise avec addenda de l'édition de 1873; le second volume regroupe *Chroniques, voyages, etc.* de 1875, *Petites chroniques pour*

1877 publié en 1878 et cinq chroniques publiées sous l'anonymat dans *le National* en 1877 et non retenues par Buies dans la publication de son recueil de la même année. Une introduction de 18 pages fait le point sur la biographie de Buies de 1874 à 1878 et contextualise les *Chroniques* retenues. Dix pages de complément bibliographique s'ajoutent à la bibliographie parue dans le premier volume. F. Parmentier s'apprête à publier, ailleurs que dans cette «Bibliothèque du nouveau monde», la correspondance de Buies.

Buies (1840-1901) est un personnage fascinant et ce travail d'édition critique contribue largement à sa redécouverte. Marqué dès l'enfance, bourlingueur attiré par le dépaysement, Buies est un libéral de la troisième génération, celle qui relaie Papineau et Dessaulles et qui comprend Gonzalve Doutre et Aristide Filiatreault de *Canada-Revue* et des *Ruines cléricales*. Le journaliste qui lance plus d'un journal, qui vit la transition de la presse et la montée de la publicité (p. 79), est aussi l'homme qui, tout comme Edmond de Nevers, porte le même diagnostic sur la période qui va de la Confédération à la fin du siècle: «Nous avons dans notre pays tant de sujets d'être vite dégoûtés des muses, de renoncer à toute culture intellectuelle, et la politique est un éteignoir si puissant, que je me demande comment on peut en faire pendant trente années et se rappeler encore après cela qu'il y a des livres et des gens qui les écrivent!» (p. 331). Ce libéral est enfin un franc-tireur dont les revenus croissent, écrit-il, en proportion inverse de la montée au pouvoir du parti libéral. On est au moment du discours de Laurier (1877) et Buies peut écrire: «Il y a aujourd'hui toute espèce de façons d'être *libéral*; mais il paraît que la plus en vogue est celle d'être libéral en niant le libéralisme» (p. 42).

Il n'est donc pas surprenant que cet orphelin, ce bourlingueur, ce déçu du libéralisme québécois, cette victime du dépit amoureux ait écrit des textes d'une subjectivité telle qu'ils nous paraissent trancher sur toute l'écriture du XIX^e siècle québécois. Dans ces *Chroniques II*, «Desperanza», «À propos de vous-mêmes», «le préjugé», «l'homme» et «Deux mille deux cents lieues en chemin de fer», qui rappelle le *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, sont de cette encre. Le 8 juin 1874, il écrit dans «Desperanza»: «Seul désormais, et pour toujours rejeté dans la nuit du cœur avec l'amertume de la félicité rêvée et perdue, je ne veux, ni désire, ni n'attends plus rien, si ce n'est le repos que la mort seule donne» (p. 83). Deux jours plus tard, devenu comme le Meursault de Camus «étranger à toutes les choses de ce monde» (p. 183), il monte pour un mois dans le train qui le mènera vers San Francisco, vers un autre rêve brisé.

«Deux mille deux cents lieues en chemin de fer» est l'un de ces rares textes québécois du XIX^e siècle qui supportent encore une lecture captivante. Il s'agit d'un regard étonné et critique sur ce qui reste du «Far West» en 1874, sur la politique des chemins de fer aux États-Unis, sur les convois d'immigrants, sur les millionnaires, tueurs de cochons, de Chicago, sur les Mormons et sur la déjà utopique Californie. Le texte est percutant parce qu'il est le récit d'un voyage initiatique, de la traversée d'un désert réel et symbolique, d'une équipée au bout d'un continent et de son propre continent, de la conversion religieuse de cet ancien garibaldien (p. 98, 221-222, 225).

Les *Petites chroniques pour 1877* reprennent le thème des «places d'eau» auquel Buies avait initié ses lecteurs au début de la décennie. Ces chroniques prennent acte de la révolution dans les transports et du développement du tourisme. C'est la belle époque des gares et des quais. Elles comprennent surtout un prologue sur le statut de l'écrivain et l'état de la littérature canadienne-française au moment où l'édition commence à se professionnaliser.

L'historien s'intéressera sans doute à la «chronique» en cherchant la genèse sociale de ce genre littéraire. Francis Parmentier lui fournira des pistes (p. 21-22) mais non pas une vue panoramique qui eût fait le point sur le genre et sur ses rapports avec d'autres genres pratiqués par Buies lui-même: l'essai (les *Lettres sur le Canada*), l'autobiographie (*Évocation, Rémiscences d'un jeune barbare*). C'est d'ailleurs l'approche de F. Parmentier dans ce travail d'édition critique; minimaliste, il éclaire ce qu'il faut de l'attitude de Buies face à la Confédération et à l'annexion, par exemple, mais laisse dans l'ombre des choix aussi fondamentaux que la conversion de Buies ou la genèse et la signification de son intérêt pour la colonisation. Nous réservet-il l'explicatif pour une éventuelle biographie?

Les historiens s'étonneront peut-être du fait que l'auteur se serve de journaux contemporains québécois plutôt que d'études pour contextualiser les événements (p. 228, note 2). Le *Courrier des États-Unis* de New York date de 1826 et non de 1839 (p. 379, note 11). On constatera un problème d'appel de note (p. 135) et une erreur de date (p. 458, note 9 en regard de p. 312). Mais domine sans ambiguïté un rigoureux travail d'édition.

Ces *Chroniques* intéresseront l'historien par le défi qu'elles présentent. Elles rappelleront, si nécessaire, aux historiens des idées la place de l'affectivité, aux historiens des mentalités l'extension du mental et aux tenants de l'histoire «globale» cette encombrante subjectivité, celle des autres et la leur.

Département de langue et littérature canadiennes-françaises
Université McGill

YVAN LAMONDE